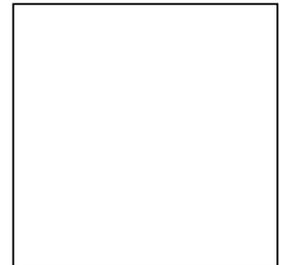




GUY TRASTOUR

Félix et les visiteurs

S'IL EST CHEZ FÉLIX une façon qui en déconcerta plus d'un, c'est bien cette manière qui lui était propre de pratiquer ce que l'on appellerait aujourd'hui, non sans une nuance péjorative, l'ouverture la plus large, au point d'en faire un dogme. L'ennui c'est que les dogmes sont énoncés, gravés, mais que jamais Félix ne formula que c'était effectivement un dogme. Alors de quoi s'agissait-il ?



Déconcertant ! Imaginez quelqu'un qui, au sortir d'une discussion minutieuse sur des questions politiques, sociales, philosophiques avec Félix vit un de ces moments d'euphorie que les communiqués diplomatiques traduisent par : « Les parties se déclarent dans une totale communion de pensée ». Quelque temps après, notre quidam découvre que son plus vieil adversaire est en mesure, après une discussion minutieuse avec Félix sur ces mêmes questions, d'en dire tout autant...

Le champ de la santé mentale où il s'exposa permet, en partie au moins, de s'en faire une idée. Il faut rappeler que le monde étudiant d'alors (1955-1966) est d'autant plus attentif à tout ce qui le constituerait que, par nécessité, ce groupe social est en manque d'identité, que les traits popularisés dans la littérature (l'étudiant d'avant le BCG, dans son galetas) n'ont plus cours, que les conflits de la décolonisation ont amené aussi bien chez les progressistes engagés que chez les nostalgiques de l'Empire français une sorte de conscience

malheureuse, et que le régime gaulliste n'est pas de ceux qui invitent au dialogue intégratif entre les composantes de la société.

Aussi les étudiants développent, en vue d'un différé, leurs capacités intellectuelles, et cette accumulation est, de façon naturelle, à la recherche des meilleures conditions pour se cultiver : de meilleurs locaux, des professeurs plus nombreux, des logements et une santé mentale entendue au sens le plus large.

La Mutuelle des étudiants trouvera là, pour ses campagnes sanitaires, un thème rencontrant plus d'échos dans l'ensemble du milieu étudiant que le « brossez vous les dents régulièrement » qu'elle avait lancé autrefois.

Ainsi, tout au long de cette période, autour de la Mutuelle s'étend un mouvement qui voit des professionnels de la santé constituer des équipes de santé mentale ou, tout au moins, des projets dans la quasi-totalité des villes universitaires. D'autres projets concernent des équipements de santé polyvalents, par où se montre la grande sensibilité des représentants étudiants à ce que l'on appelle des expériences pilotes. En cela, notons-le, la Mutuelle s'inscrit dans la tradition, l'idéologie des organismes de sécurité sociale : promouvoir et gérer des expériences novatrices. Mais à la différence de ces organismes, le caractère plus réduit de ces expériences, la durée de vie plus courte des représentants étudiants qui ne restent « aux affaires » que trois ans en moyenne, favorisent les révisions et, partant, les réflexions sur les adéquations et les incompatibilités entre des structures hétérogènes – en l'occurrence, d'une part, des organismes représentatifs, électifs, politiques, c'est-à-dire vivant sur une notion de mandat, de représentation des usagers ; et, d'autre part, des organisations de soins miniaturisées, peu sujettes aux changements de personnels, constituées sur une base technique.

Ce rappel a son importance, car il en découle que gravitent autour de la Mutuelle, de l'UNEF d'alors, des offreurs de services venant chercher des conditions qu'ils ne trouvent pas ailleurs – conditions pour expérimenter, terrains d'expérience (que l'on pense aux cités universitaires), chambres de résonance.

Ceci s'accompagne d'une croyance en l'existence de possibilités financières illimitées. Le Planning familial au temps de « la prohibition » fera le siège de la Mutuelle pour implanter un centre dans une cité universitaire. Les bureaux d'aide psychologique universitaires sont des pôles de développement d'une pratique psychanalytiquement orientée, à une époque où la psychanalyse n'est pas encore partout établie à son compte.

La psychosociologie, encore à ses débuts en France, s'offre à l'animation des stages étudiants organisés par le CERS, organisme commun à la MNEF et à l'UNEF, et dont c'est le rôle. Ce seront les stages de Royaumont en 1962 et 1963, d'Antony en 1962, précisément sur les expériences pilotes en matière de santé, stage où interviendront Jean Oury et Félix Guattari pour présenter l'expérience de La Borde.

Et puis en marge de ce qui est en passe de devenir la psychosociologie organisée, il y a quelqu'un comme Lapassade, résolument inclassable, psychosociologue, militant, journaliste, venant proposer textes sur textes à la revue du mouvement étudiant *Recherches universitaires*. Reconduit à la porte, il revient par l'escalier de service et finit par faire passer ses papiers, fulminant contre « cette c.nasse de Renée Fénasse » (c'est la directrice) qui à chaque fois lui en coupe un morceau. Ces quelques exemples ne suffisent pas à restituer le flux incessant de visiteurs de toutes sortes. Certains viennent proposer un projet ou demander une aide pour faire une recherche sur le matériau étudiant (après tout, une part importante de la psychosociologie américaine s'est développée à partir de recherches et d'expériences faites sur les milieux universitaires, et les Français, dans leur mouvement de découverte, commencent à lire autrement des travaux jusque-là marqués de l'opprobre du grand capital américain). Mais il est aussi des visiteurs qui viennent proposer la diffusion d'un modèle de pinces à pantalon pour étudiant cycliste ou de machine à rouleaux de papier pour prendre des notes sans tourner la page, ceux qui militent contre les vaccinations obligatoires, ceux qui souhaitent leur extension, les journalistes pigistes qui viennent (tous les ans) chercher des éléments sûrs d'information concernant les pratiques sexuelle dans les cités universitaires (Est-il vrai que la position du missionnaire, c'est

désormais le fille qui l'occupe ? Est-il vrai qu'à Antony il se pratique un avortement – clandestin – par jour ? etc.). Il n'est pas toujours aussi évident que dans ces derniers exemples de trier ce qui présente un intérêt direct, voire un intérêt indirect par ce que ça induit au bout du compte. Et c'est tout un apprentissage que doivent faire les représentants étudiants.

D'autre part, au sortir de la guerre d'Algérie, en 1962, si les regroupements les plus cohérents dans leurs options progressistes, ceux dont les projets quant au secteur universitaire étaient les plus développés – c'est-à-dire rien moins qu'un projet de réforme générale des contenus et des formes de l'enseignement ! –, avaient pu se croire en position hégémonique, ils devaient découvrir très vite, l'année suivante, que le milieu était hétérogène, voyait coexister des composantes (on dirait aujourd'hui des sensibilités) très différentes et qu'il fallait les réunir à défaut de pouvoir les nier.

Or la tentation de l'« entre soi », de la « mêmeté » était vive – et comment y renoncer puisqu'elle joue ce rôle quasi identitaire qui à l'époque laissait Bourdieu pantois...

C'est à cette époque que la Mutuelle se découvre employeur d'une soixantaine de psychiatres, psychologues, assistantes sociales. Passé le temps des difficiles mais motivantes mises en places effectuées en commun, il faut gérer.

Et là comme ailleurs se pose la question de l'idéal militant. Comment être sanitaire correct tout en restant politiquement juste ?! Le thème de la santé mentale avait ses supporters, ceux qui n'avaient de cesse de produire une plus-value d'énoncés sur les applications multiples du thème. Et celui-ci avait aussi ses détracteurs : « Tâches louables et sans doute méritantes mais exorbitantes des orientations vives d'une mutuelle, a fortiori d'un syndicat, affaires de spécialistes ». Et, en plus, observaient les plus documentés, « ces spécialistes ne sont pas foutus de se mettre d'accord entre eux ». (La difficulté de travail universitaire existe-t-elle en soi ou n'est-elle qu'un symptôme ?)

Malgré tout, des points de confrontation s'imposaient, du côté de la cogestion par exemple. La Mutuelle était cogestionnaire de la Fondation Santé des étudiants de France et avait été informée que les directions médicales des cliniques médico-psychologiques étaient résolument hostiles à toute forme de

sociothérapie au sein des cliniques (« Les étudiants hospitalisés sont là pour se soigner, pour étudier autant que faire se peut, et rien d'autre »), alors que dans la même période la Mutuelle organisait des stages pour ses militants et pour les conseillères sociales des BAPU à la clinique de La Borde. Soit, les cheminements peuvent rester disjoints, mais il y avait aussi les rencontres régulières internes. Là il ne s'agissait plus d'une cogestion tamponnée par toute une démultiplication d'instances, mais d'un face-à-face avec ces personnages d'autorité que sont les soignants, et ce au sein d'une population exposée à déjanter. Dès lors se développait une extrême sensibilité à ce que l'autre peut penser, qu'il soit condescendant, paternaliste, méprisant même. Et c'est le repli assuré.

Côté interlocuteur, ce n'est guère mieux : « Qu'est-ce que les étudiants nouvellement élus vont essayer de nous faire faire cette année ? » Il y a en effet toute une attente qui repose en partie sur une représentation du « psychiste », où celui-ci peut diminuer presque par sa seule présence le coefficient d'aliénation sociale d'un milieu et se trouve donc requis comme tel. Mais, en retour, lesdits psychistes nourrissent une méfiance quant à ce qu'ils interprètent comme une transformation du psychothérapeute en un agitateur ; et de répondre qu'il ne faut pas tout confondre. Et les plus branchés d'ajouter : « Comment pourriez-vous nous payer alors que déjà vous nous payez si mal » (allusion directe aux difficultés que rencontrait la MNEF pour obtenir un statut juridique satisfaisant pour ses œuvres sociales et, partant, un financement de celles-ci.)

C'est dans cette ambiance à la fois velléitaire et morose qu'un ancien représentant étudiant ayant joué un rôle très actif au cours de la période précédente, condensant les images de militant, de psychosociologue (avec la nuance particulière que le terme revêtait alors dans les organisations étudiantes : manipulateur), J.-P. Milbergue, s'entremet pour établir une jonction avec le GETEPSI, à savoir le groupe qui s'était constitué autour des expériences de psychothérapie institutionnelle en France : en fait les mouvances de La Borde, de Fleury-les-Aubrais, de Saint-Alban, de Prémontré, de Clermont-de-l'Oise et quelques autres.

Ce n'était pas une rencontre improbable, beaucoup ayant fait un stage étudiant à La Borde, à Antony, d'autres connaissant les films de Ruspoli sur l'hôpital de Saint-Alban.

C'est précisément Guattari qui servira d'intermédiaire et qui amènera au siège de la Mutuelle, place du Panthéon, un mercredi après-midi de décembre 1963, une dizaine de membres de ce regroupement, dont Jean Oury, H. et A. Torrubia, Roger Gentis, H. Chaigneau, G. Michaud (F. Tosquelles les rejoindra plus tard). Ils ne viennent pas de loin, géographiquement parlant s'entend ; ils viennent de la rue d'Ulm, c'est-à-dire du séminaire de Lacan, Si parmi les mutualistes personne ne sait qui est Lacan, eux se demandent ce qu'ils sont venus faire là, c'est-à-dire dans quoi Félix est en train de les fourrer. Cela étant, les prises de contact ont marqué tous ceux qui y ont participé : écoute attentive, compréhension rapide, développement jusqu'au bout d'intuitions à peine ébauchées, bref tout ce dont ils avaient toujours rêvé ! L'image de républicains espagnols liée à Tosquelles et aux Torrubia, image militante par excellence, faisait tache d'huile et, dans l'incertitude des origines de ces nouveaux interlocuteurs, les mutualistes n'étaient pas loin de leur trouver à tous des traits ibériques, sauf à Félix – mais il n'en avait pas besoin.

Après quelques séances d'échanges sur ce que peut être une politique de santé mentale pour un organisme syndicalo-mutualiste, au cours desquelles les membres du GETEPSI montraient une très bonne connaissance des préoccupations des mutualistes, se posa la question d'un objet. L'un fut, à court terme, la production d'un numéro de *Recherches universitaires* ; l'autre, le début d'une réflexion sur ce que pourrait être un hôpital de jour pour étudiants.

Le schème présenté plus haut, de ce qui se condense dans la rencontre entre les étudiants mutualistes et les personnels travaillant dans les centres qu'ils gèrent, se compliquait dès lors d'une donnée supplémentaire : un travail de réflexion ne portant pas sur les BAPU, mais sur un projet précis de structure impliquant des orientations plus générales, était entrepris avec des personnalités dont les mutualistes se sentaient plus proches que de celles qu'ils avaient patiemment réunies au cours des années précédentes et avec lesquelles, dans l'ensemble, les relations s'étaient appauvries.

C'est à partir de cet exemple qu'il est possible de suivre le tracé emprunté par Guattari : prise de consistance, alliances. Expliquons-nous. Dans le fond, un BAPU, c'est comme un CMPP, c'est une sorte de cabinet de groupe dont les participants échangent, s'ils le veulent bien. Mais aucune nécessité ne les y pousse, le temps manque toujours, ça manque a priori de consistance. Et les rengaines étudiantes nourries de stages et de tentatives plus ou moins abouties de pratiques collectives (groupes de travail, etc.) lassaient les professionnels, dont les plus attentifs, sans doute ceux qui avaient été invités à un congrès et avaient eu le loisir d'en observer le fonctionnement, lançaient en y mettant plus ou moins les formes « Non mais vous ne vous êtes pas regardés ? »

Comment faire une greffe de consistance ? Est-ce même possible ?

Le projet d'hôpital de jour va être un exercice sur la consistance :

- Consistance du projet comme tel – il prend consistance en se développant.
- Consistance potentialisée dans l'articulation du projet – elle n'est pas garantie, mais, en tout état de cause, la structure n'est pas organisée a priori sur un mode qui exclut la prise de consistance, ou, à tout le moins, la rend très aléatoire.
- Consistance dans l'organisation même de la proposition de travail sur le projet.

Expliquons ce qui a l'air d'être une pétition de principe.

Une orientation d'ensemble est fournie par Jean Oury qui avait participé, rappelons-le, au tout début des années 60, à une instance de rencontre (le Comité national universitaire pour la santé mentale, CNUSM). Créé entre la MGEN, la MNEF, des professionnels de la santé mentale et des universitaires, le CNUSM est chargé de réfléchir sur les structures de soins pour étudiants.

Se pose alors la question de ce qui peut être travaillé, et se découvrent toute une série de facettes qui permettent de créer des petits groupes de travail. Ces groupes, une fois exposé le projet d'ensemble, prennent en charge tel ou tel aspect raisonnablement prévisible : par exemple la création d'un service de stages, celle d'un petit restaurant universitaire médico-social, des groupes de travail universitaires pour les

usagers, etc. Ce projet, pour lequel il y eut des affichages à la Sorbonne, draine très vite une cinquantaine d'étudiants (pour Félix il n'y en a jamais assez), et pour couper court à des velléités de clôture sur eux-mêmes des étudiants qui travaillaient depuis l'origine sur le projet, Félix est particulièrement vigilant à ce que les productions des nouveaux, dont il faut dire qu'elles étaient souvent pour le moins médiocres, soient validées du fait du grand intérêt qu'il leur trouvait. D'autre part, les anciens organisaient des réunions d'information auxquelles participait Félix, et ces anciens « passaient dans l'assistance » pour susciter des réflexions critiques, de ces questionnements étudiants flottant dans l'imaginaire (et si ? et si ?). Et Félix de répondre. Et les contradicteurs de se retrouver dans les commissions de travail...

Le projet prenait aussi une consistance du fait de négociations menées avec la caisse de Sécurité sociale de la région parisienne, qui venait de se voir refuser un projet par le ministère et qui apportait ainsi une enveloppe possible et un site à Paris. Félix s'était fait nommer conseiller technique de la Mutuelle, ce qui lui permettait d'être invité aux congrès, d'intervenir dans les débats et en marge de ceux-ci. Ainsi il suivait de très près les tactiques des représentants de la gauche – syndicalistes étudiants et militants de groupes s'opposant aux appareils –, et les aléas des configurations entre les staliniens, les familles trotskistes (essentiellement lambertistes, à l'époque), les anciens de la voie communiste. Par exemple, à l'occasion du congrès de Toulouse, il se rendit à Saint-Girons, qui n'était pas tout près, pour rencontrer les militants de la FGEL, noyau dur, s'il en fût, des AG parisiennes. Ceux-ci y préparaient le congrès de l'UNEF qui, traditionnellement, suit le congrès de la MNEF. Et, pour rentabiliser le déplacement – qu'il faisait en compagnie de militants de la FGEL, par ailleurs mutualistes, qui rejoignaient leur organisation –, il entreprit de démontrer à certains, avec la plus grande opiniâtreté, que leur appartenance au PSU était inepte et représentait une mort subjective. Il leur fallait aller ailleurs où des possibilités de prolifération subjective étaient en réserve.

Si beaucoup d'« adultes » hantaient les congrès étudiants, ce type d'intervention extrêmement pointu ne fut, à ma connais-

sance, pratiqué durant cette période que par Félix, entrecoupant des interventions en commissions – très sérieuses et informées – sur l’utilisation des techniques projectives dans les structures d’accueil pour étudiants malades, ou les conditions de travail en groupe pour les révisions d’examens, sur le temps vécu, etc. Il aurait aussi bien développé ce qui pouvait être proposé à l’aumônerie universitaire de telle ou telle ville comme thème de rencontre avec l’AG locale, au risque de susciter des réticences qu’il se serait employé à désarmer en expliquant l’intérêt (transitoire) de ces rencontres...

Cela créait des mouvements de va-et-vient entre des gens engagés tant sur le « front » santé mentale – qui n’avait rien d’un artefact – que sur le front de ce que l’on appellerait aujourd’hui la reconstitution d’un mouvement de gauche, mais qui n’avaient pas encore terminé leur travail de détachement des appareils installés. Des liens furent établis entre ces gens épars, ce qui n’alla pas sans actes manqués, quiproquos divers, méprises, en province essentiellement, où des militants purs et durs, prévenus par le bouche à oreille, venaient débattre, voire en découdre sur, par exemple, l’influence néfaste de la pensée réformatrice italienne et sa stratégie de réformes des structures. Ils rencontraient quelqu’un qui leur parlait d’une recherche-action sur les jeunes ménages étudiants et, s’ils restaient jusqu’au bout, s’entendaient demander par l’intervenant s’ils connaissaient Untel ou Untel qu’il souhaitait rencontrer pour autre chose. Or, précisément, Untel ou Untel, c’étaient eux. Et, pour rester dans cette note humoristique, il arriva également qu’après une discussion longue et minutieuse sur « recherche et santé mentale en milieu étudiant », discussion sans arrière-pensées dérivant sur le politique, les uns s’entendent dire par les autres qu’ils allaient monter à Paris rencontrer les gens qui éditaient tel petit bulletin d’information-réflexion, dont les coéditeurs n’étaient autres que ceux avec lesquels ils parlaient depuis deux heures. Ce qui n’implique pas pour autant que ces derniers concluaient par un « Ben, c’est nous ».

Puis, dans les années 1965-1966, dans cette nébuleuse qui comprenait une partie du CERS et de ses prolongements, des commissions de travail et des personnes rencontrées à l’occasion des travaux préliminaires sur l’hôpital de jour, des

fragments de mosaïques en attente de recomposition – difficile – de la gauche, et des courants modernistes dans divers milieux professionnels, une seconde série d'exercices va être offerte aux fidèles de Félix.

Les résultats de cette visée, tout au moins dans leur aspect formel, figurent dans les premiers numéros de la revue *Recherches*, laquelle, dans le fond, est issue de *Recherches universitaires* : c'est le même imprimeur, c'est Renée Fénausse, rédactrice en chef, qui en assure la confection technique, avec Luc Rozensweig ; et comme elle est toujours employée par la MNEF pour faire *Recherches universitaires*, son nom ne figurera à qualité sur la couverture qu'à partir du numéro 5. Cet aspect formel, ce sont les noms des groupes de travail qui se fédèrent : un groupe sur la santé, un autre sur l'architecture, un sur les professions paramédicales, un sur la pédagogie institutionnelle (F. Oury), un autre sur la recherche analytique dans les collectifs (il s'agissait plutôt, à proprement parler, d'interventions). Un groupe s'était constitué sur le thème recherches économiques « pour les mecs qui aimaient encore [à l'époque] travailler sur l'économie », flanqué en vis-à-vis d'un groupe de femmes travaillant sur la condition féminine. Il y avait encore un groupe étudiant-étudiant sur la condition étudiante, un autre sur « théâtre et littérature ». Enfin, sous le nom de « groupe de recherche sur les industries métallurgiques » – encore une trouvaille de Félix –, se dissimulait aux indiscretions et aux retours d'appareils un groupe de militants ouvriers d'une grande entreprise de la banlieue parisienne. D'autres devaient suivre, mais l'intérêt de la configuration d'origine est qu'elle révèle que cinq ou six des animateurs de ces groupes avaient déjà commencé à travailler dans le prolongement des commissions hôpital de jour.

Comme on peut s'en douter, le développement de cette nébuleuse suscitait réticences et défiances, ne serait-ce que pour des raisons de concurrence, même si le caractère non immédiatement politique pouvait ne pas inquiéter *a priori* les représentants des grandes organisations établies, constituées sur des objets politiques au sens traditionnel.

Il y avait aussi des branchements qui s'opéraient : Polack puis Gras (un ancien président de l'AG des étudiants en médecine

de Paris, et l'ancien responsable du groupe des étudiants en psycho de Paris) allèrent travailler à La Borde ; Poncin, autrefois connu à Nantes, était à Saint-Alban et partait pour Prémontré avec Torrubia ; Muiyard, ancien président de l'AG de Dijon, interne à Saint-Ylie, allait rejoindre La Borde en passant par le MNEF. Cela générait un mouvement, des traces, et une polarisation labordienne que Félix souhaitait diluer. Aussi multiplia-t-il ses interventions pour augmenter le nombre de personnes gravitant dans cette nébuleuse, demandant à ceux qui étaient en position de le faire, de s'exposer davantage. Il s'agissait de couper court à toute une série de rumeurs qui se développaient dans les instances unéfiennes, du genre : « De toutes façons ce n'est pas la peine... de s'emmerder [silence]. Tout le monde sait que la politique du mouvement [sic] se décide à Cour-Cheverny [re-silence] ». Par où des intervenants, prenant un ton bien informé, créaient des effets de sidération...

Des rencontres au sommet eurent lieu pour tenter de désarmer les réticences, des rencontres avec, en entrée, un vrai rapport politique prenant de l'élan en partant de la question de l'Etat dans le monde actuel qui, par réductions successives, en arrivait à la question étudiante. Mais, au fur et à mesure, le consensus s'essouffait tandis que l'on passait d'une analyse globale à une pragmatique de parcelle. Ces réunions se multiplièrent au cours de l'année 1965, empruntant aux approches classiques leurs objets de divergences dont on dira, sans entrer dans le détail, qu'elles consistaient essentiellement en un désaccord sur la notion de champ de possible : en gros s'opposait une conception selon laquelle la question étudiante ne devrait même pas se poser, la catégorie étudiante étant le jeu de déterminismes – économiques, sociaux –, alors même qu'elle croit leur échapper ; et une conception où la question étudiante était grosse d'un effet d'entraînement. En découlaient deux orientations différentes, en particulier dans les relations avec les organisations « adultes » qui, elles, selon la première conception, étaient ancrées dans le réel. Mais du même coup les regroupements étudiants se retrouvaient par rapport à elles dans un rôle d'appoint, tout au plus d'incitation. Leur cause était entendue, mais ailleurs ! En découlaient aussi ce qu'il faut bien appeler des pratiques d'appareil

n'ouvrant pas de champs de possibles et favorisant des rapports interpersonnels du genre soupers de chefs. A ceci s'opposaient des formes entretenant un va-et-vient entre des interventions de terrains et des reprises en groupe d'analyse, ce qui suscitait des commentaires méprisants des « chefs », du genre : « C'est bon pour ceux qui n'ont rien dans la culotte ».

On voit bien là qu'il y avait plus qu'une différence de style... Parmi les exercices annoncés figuraient en bonne place la question des visiteurs. C'est là que, de façon encore élargie, Félix utilisa toutes ses ressources relationnelles, invitant des personnalités dont le plus ou moins grand renom défrisait souvent les vieux fidèles qui se demandaient ce que Félix pouvait bien trouver à ces « vieilles croûtes » (le langage étudiant étant souvent beaucoup plus péremptoire).

Pourquoi donnait-il si souvent la préférence aux contenus des interventions de ces visiteurs plutôt qu'à celles de ses fidèles ? Parfois, ça ne marchait pas, et alors une vieille querelle nouée des années auparavant resurgissait dans un certain malaise. Le plus souvent ces querelles se traitaient dans des face-à-face – on a même parlé de « corps à corps » – mêlant arguments et séductions, ceci ne se déroulant pas suffisamment en marge pour que certains des proches participants n'en conçoivent pas un obscur sentiment de gêne. Ce genre de fonctionnement pouvait passer pour paradoxal : ici il débattait avec courtoisie et déférence des questions de stages et de formation ; et là – en l'occurrence un stage de psychosociologie appliquée où il avait été invité en tant que conférencier d'intersession – il prenait violemment à partie les animateurs de l'ARIP pour provoquer chez les participants une réflexion sur les limites du groupe de formation tel qu'il leur était proposé, avec la modélisation de ses phases en un processus type par où le travail en groupe aurait à passer, et ce dans l'angoisse.

Une précision : par personnalités il faut entendre des personnes qui détiennent une position clé, quelle qu'en soit la taille. Ainsi Félix a-t-il maintenu très longtemps des contacts avec une partie de la gauche étudiante avec laquelle ses proches étaient en opposition, pour ne pas dire en conflit permanent : Péninou, Krawetz, Griset et quelques autres moins

connus. Y compris lors de réunions où il semblait chercher, en payant immodérément de sa personne, et contre l'avis quasi général, à maintenir un lien. Ceci pouvait encore trouver une explication en termes politiques, mais il y avait pire. Il y avait les inconnus, ceux qui à l'occasion d'une réunion publique (nous ne sommes plus là dans les querelles étudiantes) lançaient de la salle la question ou la remarque qui faisait frémir par sa « bêtise » mais qui se voyait reprise, gratifiée, enrichie au passage par Félix. Sans doute ce qu'elle traduisait de désarroi avait-il une portée suffisamment générale pour constituer un rôle d'étayage pour plus d'un, et, qui sait, pouvait, de proche en proche, susciter de nouveaux acquiescements. Ceci se jouant dans une sociabilité d'appartenance encore en deçà de l'interactif : une niche de mots qui ne servent pas encore dans la dimension du logos.

Et puis il y avait l'intervention magique. C'est très simple : prenez des militants en butte à un problème local apparemment sans solution favorable ; tout se ligue contre eux, à commencer par ceux qui représentent les autorités, et il y en a toujours ; alors les étudiants sont prêts d'abandonner et Félix va leur faire entendre qu'ils ne risquent rien à faire eux-mêmes ce qu'ils voulaient faire avec la collaboration des autorités, ou mieux encore, de faire eux-mêmes ce que les autorités se proposent de faire seules en faisant appel à des spécialistes. Et de le faire savoir. En tout état de cause, ça produira des effets ; ceux qui participeront ne seront plus tout à fait les mêmes après qu'avant. C'est ainsi que débutent des recherches-actions sur certains campus, qui feront dire à certains, lors d'une conférence de presse à laquelle sont conviés les journalistes universitaires Gambiez, Herzlich, Gaussen – à la Maison des lettres, en 1965 –, que compte tenu de la fragilité des liens sociaux dans ces lieux sans histoire et de leur très vive sensibilité aux rumeurs, on devait s'attendre à une explosion sur un campus, sans qu'il soit possible de dire où et quand.

Mais le thème santé mentale qui avait fait la fortune des débuts avait perdu en spécificité ce qu'il avait gagné en généralisation au cours d'une période où les vieux thèmes idéologiques, eux, perdent de leur potentiel. Vient à jour la question interpersonnelle, ou plus exactement la question analytique,

où l'intrapsychique et le relationnel paraissent pouvoir s'agencer. Et Félix trouve des formulations qui établissent des passerelles entre ces niveaux. Le thème santé mentale fournit une sorte de clé, mais Félix n'a de cesse de faire comprendre aux intéressés qu'il ne saurait avoir de valeur en soi ; les aspects moléculaires, sur lesquels il insistera tant par la suite, sont à prendre en compte simultanément, ce qui suffit à montrer, s'il en était besoin, que chaque thématique a sa consistance, et doit être développée. Il n'y a pas de prééminence d'une matière noble (le Politique) par rapport à d'autres moins valorisées dans la cotation des rhétoriques sociales, ce qui explique l'effet quiproquo cité ci-dessus. La santé mentale ne devait pas être une couverture (paradoxalement, en s'en tenant à cette opposition en termes de valeur, opposition grossière, quelques années plus tard ce sera la rhétorique analytique qui prévaudra).

Certains l'entendront, ceux qui résistent, et ils sont majoritaires dans le mouvement étudiant. Ils savent comment un courant quasi instantané peut se constituer. Lors des congrès de Grenoble en 1966, ils sauront trouver le thème général, la forme organisationnelle la plus adéquate pour que les militants institutionnalistes, ne pouvant continuer à pousser plus avant leurs formulations, soient neutralisés, faisant même appel pour cela à des « spécialistes », mercenaires rompus à toutes les pratiques d'appareil. Dès lors on entrera dans une période de migration et ces militants quitteront les structures du mouvement étudiant, terminant, voire abrégeant leur mandat, rejoignant la FGERI, la revue *Recherches*, s'investissant pour certains dans le CERFI, tout en continuant à fréquenter les regroupements éphémères qui se constituaient sur l'Amérique latine et surtout le Viêt-nam.

Pour conclure sur ce segment de trace félicienne, plusieurs idées :

Sur l'ouverture systématique, beaucoup de ceux qui connurent cette période voulurent croire, et j'en fus, que ces interventions par lesquelles Félix se déclarait tout à fait d'accord avec ce qui venait d'être dit n'étaient qu'apparence d'accord, qu'il reformulait et, prestidigitateur accompli, changeait le lapin en colombe, le propos étant gauchi dans le bon sens.

Mais ce n'était pas le cas, les intéressés eux-mêmes se seraient manifestés s'ils ne s'étaient pas reconnus, tous n'étaient pas des inhibés, ravis de voir leurs propos amplifiés, fût-ce au prix de quelques torsions.

D'autres voulurent croire que c'était une visée d'alliance, quasi léniniste : il fallait accroître l'audience à tout prix, il serait toujours temps de s'y reconnaître. Mais très souvent ce fut sans lendemain, comme si n'existait plus l'idée du but poursuivi, comme si ce qui avait été essentiel dans le moment, n'était, dans le fond, pas indispensable.

D'autres pensèrent que c'était une sorte de sécurité, de règle d'hygiène groupale. Le message s'adressait en fait aux tenants et, afin qu'ils ne s'abandonnent pas aux jouissances de la « mêmeté », Félix leur balançait sur le tapis de conférences un corps étranger et de préférence le plus étranger possible ! Sans doute suffisait-il de lire Félix. Il écrivait que, dans un collectif, un premier travail doit porter sur les conditions d'accueil du surmoi. N'est-ce pas ce dont il était question dans ces frémissements qui parcouraient les initiés quand, dans la salle, ils entendaient une horreur – « Non, mais t'as entendu la connerie ! »...

Plus tard, en ces circonstances, les institutionnalistes pratiquants en vinrent à apprécier en connaisseurs l'intégration symbolique à laquelle ils assistaient, parce qu'ils avaient appris qu'une réunion intégrative produit des effets plus créatifs qu'une réunion qui fonctionne dans la disjonction, la différenciation narcissique, le quant-à-soi.

Tosquelles parlait de « ceux qui jouent de la trompette » pour désigner les « quant-à-soi » qui en réunions se reconnaissent à ce qu'ils tiennent leur poing – quand ce ne sont pas les deux – devant la bouche. Comme quoi une bonne aubade vaut mieux qu'une sonnerie rentrée. Plus tard ça devint même un tic, de faire parler les trompettistes.

Beaucoup de camarades eurent le sentiment d'avaler des couleurs en étant amenés, ici à serrer la main d'un vieil adversaire, là à échanger un baiser Lamourette. Et pourtant le ver dans le fruit, c'est précisément ces mécanismes de refermeture sur une idée, une pensée, un totem, et, allons-y, un fétiche, mécanismes d'autant plus à l'œuvre chez les étudiants et dans les milieux intellectuels que ceux-ci manquent

d'objets et sont pratiquement collés à ceux qu'ils se sont donnés. A ce titre on peut dire avec le recul que Félix a eu une sorte de rôle psychothérapeutique au niveau d'un grand ensemble : le mouvement étudiant, nonobstant les inévitables réactions thérapeutiques négatives.

Juillet 1993

